

vant vous ! marchez avec moi vers notre but ! Embrassez aujourd'hui la cause de notre fondation, dans le sentiment d'une union pure et pleine d'espérance !

» Niederer ! je pose aujourd'hui la première pierre d'un édifice qui sera d'abord bien petit, mais qui peut devenir un jour le grand temple de l'éducation tel que tu te le représentes, et qui, avec la bénédiction de Dieu, peut certainement réaliser tes aspirations les plus élevées. Niederer ! je ne suis pas capable, moi, par la profondeur de ma pensée, de communiquer aux hommes la vérité telle que je la sens ; ce n'est que par le cœur que je m'approche de ce but et je sais que ce n'est pas suffisant ; je sais que pour un tel but, ton concours est nécessaire. Tu vois la vérité dans un grand ensemble bien lié ; et moi je ne sais pas embrasser cet ensemble. Niederer ! chacun a son talent ; nous reconnaissons le tien, et nous sentons que nous en avons besoin pour élever notre vérité à la hauteur d'une science, et pour montrer au monde qui pense et qui cherche qu'elle est en parfaite harmonie avec la foi en Jésus-Christ. Nous reconnaissons que par tes efforts vers ce but tu satisfais au besoin le plus relevé de notre époque, et tu rends un vrai service à l'humanité. Et, vraiment, Niederer, nous honorons la force que tu as apportée à tes enseignements pour affranchir la volonté humaine de l'influence de la chair et du sang, ce qui sera toujours le but essentiel de l'éducation. Nous avons vu le succès de tes efforts sur un grand nombre de nos élèves. Nous l'avons vu sur les plus nobles d'entre eux. A cette heure solennelle, et en te remerciant de ce que tu as fait, nous te prions de ne pas priver notre maison de ton heureuse influence, de la lui continuer même après ma mort.

» Et toi aussi, cher Krusi ! je t'en prie, rappelle-toi les jours anciens, et crois bien que tu n'as point perdu l'amitié que tu m'avais inspirée. Comme toujours, nous mettons un grand prix à la bonté que nous reconnaissons en toi, et nous désirons que ton cœur revienne sincèrement à nous. Pense à toute l'étendue du bien dont nous avons aujourd'hui les moyens ! Nous recherchons le renouvellement de ton concours pour ton but qui est

aussi le nôtre, pour ton bonheur comme pour le nôtre. Krusi ! en ce jour où je dispose ma maison pour m'en aller en paix au lieu où tous les vertiges de la vie prennent fin, où toutes ses difficultés et ses illusions se perdent dans la douce lumière de Dieu, en ce jour je te prie de concourir de nouveau, de tous tes moyens, à tout ce que mon œuvre a de plus essentiel et de plus saint.

» Je m'adresse aussi à toi, mon cher Lange ! tu es venu m'aider dans un moment où j'avais un besoin urgent de ton secours, où mon entreprise se débattait entre la vie et la mort... Ces heures de salut sont sacrées, elles fondent une vraie, une chaude reconnaissance. Sois avec nous un fondateur de l'association nouvelle, un conducteur de l'institut qui deviendra plus important qu'il ne l'a encore été. Ami ! tu te réunis à ma maison dans un moment où elle n'est plus qu'une personne morale, solennellement consacrée aux pauvres, et où elle ne peut plus offrir aucun avantage économique à ceux qui la servent.

» Et toi aussi, Schmid ! tu as renoncé à tes droits, à tes intérêts économiques, non seulement pour le présent, mais aussi pour l'avenir. Cependant je ne veux plus rien dire de toi maintenant ; je pourrais n'être pas cru en plusieurs points où je ne ferais qu'exprimer mes convictions. Continue seulement à faire ce que tu as fait jusqu'ici ! Travaille encore pour moi et pour ma maison, avec cette force que tu as déjà consacrée à mon œuvre, bien que tu aies été méconnu ! L'action, une action persévérante, finit par vaincre toutes les opinions, quelque tenaces qu'elles soient.

» Je m'adresse maintenant à vous tous, instituteurs de ma maison réunis devant moi, et à ceux que le Seigneur notre Dieu voudra encore nous envoyer. Je vous conjure tous de continuer à prendre une part active et animée, persévérante et cordiale, à l'œuvre de ma vie pour laquelle Dieu me donne aujourd'hui des moyens qui peuvent être une source de bénédictions pour la patrie et pour l'humanité. Attachons-nous sérieusement aux devoirs que nous impose ce bienfait de la Providence.

» Amis, le but essentiel et le premier devoir de notre association, n'est pas une nouvelle méthode d'éducation, quelque importante qu'elle soit en ce que par ses moyens de foi et d'amour elle doit être une réalisation de l'esprit du christianisme ; non ! Le but essentiel et le premier devoir de notre association, c'est de soigner consciencieusement les enfants qui nous sont confiés, en sorte de tenir ce que nous avons promis et de justifier les espérances que nous avons fait naître... A présent j'ai plus de courage que jamais. Je sais que je ne mourrai pas avant d'avoir trouvé tout ce qui m'est nécessaire pour que mes enfants soient à chaque instant, et du matin au soir, sous les yeux d'hommes, qui travaillent à leur salut avec crainte et tremblement, et qui travaillent à celui des enfants comme au leur propre. Amis, je vous remercie de tout ce que vous faites au milieu de nous pour les progrès de l'art ou de la science, et de tout le secours que vous me donnez pour la conduite de la maison. Mais voici ce que je demande surtout de vous, car c'est notre obligation la plus sainte et la plus élevée : Veillez sur mes enfants ! priez avec eux, et priez pour eux ! Amis et frères ! en ce jour solennel où je dispose ma maison pour entrer dans la vallée de la mort qui conduit à la résurrection, je vous en prie, ne me regardez pas selon la faiblesse de ma vie, mais souvenez-vous de mes paroles ! Vous savez maintenant dans quel sentiment je vous appelle tous à une sainte union. Aimez-vous les uns les autres comme Jésus-Christ nous a aimés. La charité est patiente ; elle est pleine de bonté ; la charité n'est point envieuse ; la charité n'est point insolente ; elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle n'est point malhonnête ; elle ne cherche point son intérêt ; elle ne s'aigrit point ; elle ne soupçonne point le mal ; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. Amis et frères ! faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent ! Amassez des charbons de feu sur la tête de vos ennemis ! Que le soleil ne se couche point sur votre colère ! Quand tu apportes une offrande à l'autel, réconcilie-toi premièrement avec ton frère, et ensuite apporte ton offrande !

Qu'il n'y ait parmi nous aucune dureté, même envers ceux qui nous font du tort ! Que toute dureté humaine s'anéantisse sous la sainteté de notre foi ! Elle doit s'anéantir dans la sainteté de la foi chrétienne. Que personne de vous n'excuse sa dureté envers ceux qui ont des torts. Que personne ne dise que Jésus n'a pas aimé les injustes, ceux qui faisaient le mal ! Il les a aimés d'un amour divin, il est mort pour eux. Ce ne sont pas les justes, ce sont les pécheurs qu'il a appelés à la repentance. Il n'a pas trouvé le pécheur croyant, il l'a rendu croyant par sa propre foi ; il ne l'a pas trouvé humble, il l'a rendu humble par sa propre humilité. En vérité, en vérité, c'est par son divin service dans la position la plus humble qu'il a vaincu l'orgueil du pécheur, qu'il lui a donné la foi et l'amour divin dont son cœur débordait. Amis et frères ! si nous faisons de même, si nous nous aimons les uns les autres comme Jésus-Christ nous a aimés, alors nous pourrons surmonter tous les obstacles qui nous séparent du but de notre vie, et fonder le bonheur de notre maison sur le rocher éternel sur lequel Dieu lui-même a fondé le bonheur de l'humanité en Jésus-Christ. Amen ! »

Ce discours est curieux et instructif à divers égards ; on y retrouve bien Pestalozzi, et pourtant on y aperçoit aussi çà et là l'influence de Schmid. Nous aurions voulu le traduire en entier, mais dans sa première édition il n'a pas moins de cent treize pages ; dans celle de Cotta il a subi de larges retranchements qu'on ne peut attribuer qu'à la censure de Schmid ; ainsi par exemple, on n'y retrouve plus l'appel si pressant adressé à Niederer et à Krusi, et qui était resté sans effet. C'est en général dans la première édition des écrits de Pestalozzi qu'il faut aller chercher toute sa pensée, et ses livres sont devenus introuvables ; mais le texte primitif et les changements qu'il a subis sont reproduits dans la collection Seyffarth.

Fellenberg dit <sup>1</sup> que le 12 janvier 1818, immédiatement après le discours du vieillard, Schmid prit la parole pour déclarer qu'il n'approuvait point la donation faite par Pestalozzi, mais que néanmoins voulant s'associer sans réserve à sa fondation, il lui abandonnait toute sa fortune qui était de 6000 francs. Fellenberg prétend que Schmid jouait ici la comédie, que c'était pour augmenter le produit de la souscription qu'il avait poussé Pestalozzi à annoncer son projet de fondation, et que c'est encore lui qui, deux ans plus tard, quand Gottlieb devint son beau-frère, obligea le vieillard à déclarer qu'il était hors d'état d'exécuter la fondation à laquelle il s'était engagé. On sait que Fellenberg n'aimait pas Schmid, et qu'il le jugeait très sévèrement ; il ne faut donc accueillir qu'avec une extrême réserve une pareille allégation.

Cependant l'école de pauvres était toujours le projet favori de Pestalozzi ; il y revenait sans cesse ; et pour ce rêve de sa jeunesse, il oubliait très facilement les plans grandioses qui n'étaient chez lui qu'une conception toute récente. Il voulait mettre enfin la main à l'œuvre, mais Schmid s'y opposait parce qu'on avait assez d'autres affaires sur les bras. Le vieillard insistait ; toujours repoussé, il revenait sans cesse à la charge. Un grotesque épisode de cette lutte nous est raconté par un témoin oculaire parfaitement digne de foi. C'est M<sup>me</sup> la veuve Kraft qui habite maintenant Berthoud ; en 1818 elle était M<sup>lle</sup> Anna-Francisca-Thérésia Kuster, âgée de treize ans, fille aînée de la belle-fille de Pestalozzi. Elle se rappelle qu'un jour Pestalozzi pria instamment Schmid de lui laisser fonder son école de pauvres ; celui-ci ne voulait pas l'écouter, lui tournait le dos et le fuyait, le vieillard le suivait, et ils tournaient ainsi autour de la table avec

<sup>1</sup> *Heinrich Pestalozzi's bis dahin unedirte Briefe und letzte Schicksale*. Berne 1834.

une rapidité de plus en plus grande. Enfin comme Schmid faisait la sourde oreille, Pestalozzi, qui ne pouvait le rejoindre, ôta ses souliers et les lui lança dans le dos.

Et cependant, cette fois, ce fut Pestalozzi qui eut le dessus : l'école de pauvres s'ouvrit cette même année 1818, au hameau de Clendy, à quelques minutes d'Yverdon, dans la maison où fut plus tard le pensionnat Daulte. Elle commença avec douze enfants pauvres, des deux sexes, la plupart orphelins ou abandonnés. Le vieillard s'y consacra tout entier, malgré ses soixante-douze ans, avec la même activité, le même zèle, la même chaleur de cœur que dans le temps de sa jeunesse, et, ce qu'on aura de la peine à croire, avec le même succès admirable qui avait couronné ses premiers efforts à Neuhof, à Stans et à Berthoud. Telle est la puissance du cœur pour une éducation conforme aux lois de la nature humaine, que cet homme, qu'on voyait toujours distrait, gauche et embarrassé dans la pratique, cet homme auquel manquait absolument l'adresse, le savoir-faire et les avantages extérieurs, s'emparait comme par enchantement de l'attention, de la volonté et des cœurs des petits enfants qui l'entouraient.

Au bout de quelques mois, le nombre des élèves de Clendy s'élevait à trente, et leurs progrès étaient merveilleux. Pour en donner une idée, nous traduirons ce qu'en dit le professeur Heussler, l'un des meilleurs biographes de Pestalozzi :

« Des enfants de cinq à six ans s'occupaient avec joie, pendant des heures, à des exercices sur les nombres et sur les formes. Quelques-uns des plus jeunes apprenaient aussi quelque chose sans qu'on s'occupât d'eux, et uniquement en assistant aux leçons. Il y en avait dont le zèle était tel, qu'on devait les retenir plutôt que les exciter. Bientôt les élèves furent appelés à enseigner

eux-mêmes ; ils le firent par plaisir et avec succès. Hiver et été, de jour et de nuit, ils couraient souvent jusqu'à Grandson (à quelques kilomètres d'Yverdon), pour y donner des leçons à des personnes plus âgées, et veillaient une partie de la nuit. A Yverdon, on préférait leur enseignement à celui des maîtres émérites. Ils savent, disait-on, donner l'instruction aux enfants, sans que ceux-ci s'aperçoivent qu'ils doivent apprendre quelque chose, et quand on y regarde de près, on dirait qu'ils tirent le savoir de leurs écoliers eux-mêmes. »

Ce nouveau succès de Pestalozzi excita une nouvelle admiration. De toutes parts on venait voir l'école de Clendy. Les Anglais surtout s'enthousiasmèrent, comme avaient fait d'abord les Allemands, puis les Français. Ils firent entrevoir au vieillard la possibilité de gagner l'Angleterre à son système d'éducation ; ils lui demandèrent de recevoir à Clendy des enfants riches, qui payeraient leur pension, et qui plus tard iraient porter sa méthode au delà de la Manche. Pestalozzi eut la faiblesse d'y consentir, et bientôt son institution perdit le caractère qu'il avait voulu lui donner. L'enseignement y devint plus relevé, plus scientifique ; on y enseigna la langue anglaise. En même temps le régime intérieur de la maison perdit quelque chose de sa première simplicité.

Ce fut alors que Schmid, qui n'avait consenti qu'à regret à la fondation d'un asile de pauvres, sut profiter habilement des circonstances pour en empêcher la continuation. Se fondant sur les succès obtenus par les élèves de Clendy dans l'enseignement, il conseilla à Pestalozzi de convertir son asile en une école normale, de la placer au château où tous les moyens d'instruction se trouvaient réunis. Dans un écrit publié en 1820 et intitulé : *Un mot sur l'état de mes travaux pédagogiques, et sur l'organisation de mon institut*, Pes-

talozzi reconnaît lui-même que c'est Schmid qui lui a donné ce conseil.

Le projet de cette réunion des deux établissements dans le château existait déjà au printemps de 1819 ; on le voit par un feuillet imprimé, qui fut répandu abondamment à Yverdon et dans les environs. Cette pièce, écrite en français, signée par Pestalozzi, et datée du 26 mai 1819, est assez curieuse pour que nous la transcrivions en entier ; nous ne changeons rien au style :

« Depuis les quinze années que je suis établi en cette ville, l'entrée de ma maison d'éducation a été entièrement libre pour tout le monde, du matin jusqu'au soir. A la vérité il en est résulté des inconvénients qui cependant étaient supportables et auxquels je me soumettais en considération des circonstances. Mais celles-ci ayant changé en partie, cette facilité ne peut plus avoir lieu au même point. Quoique ce soit dans la nature de mes desseins d'agir ouvertement, et quoique je ne demande pas mieux que de faire connaître mes efforts et mes essais à tous ceux qui s'intéressent à l'éducation, je ne puis m'empêcher de prier toutes les personnes qui désirent voir mon institut de Clendy, de le faire savoir d'abord au bureau du château, afin qu'on puisse leur fixer l'heure convenable pour les recevoir.

» Les enfants réunis dans ce nouvel établissement formant plutôt une famille qu'une école, et prenant part aux occupations domestiques, ne sont pas plus à même de recevoir à chaque moment des étrangers, que toute autre famille bourgeoise. Etant obligé de rendre ces enfants, aussi vite que possible, propres à leur destination, il me faut observer la plus grande économie dans l'emploi de leur temps. S'il plaît à Dieu, les résultats de leur éducation seront bientôt visibles dans l'institut du château, et me mettront en état non seulement d'y appliquer dans toute son étendue ce qui se fait à Clendy du propre mouvement des enfants, mais encore d'y ouvrir des leçons dans les parties de la méthode parvenues

à un degré de perfection, pour des personnes qui ne sont pas attachées à l'institut du château, leçons auxquelles les enfants les plus avancés de l'institut de Clendy seront admis et employés. D'abord et particulièrement ce sera le cas pour les leçons de langue anglaise qui seront données au château dans très peu de temps par des Anglais, et aussi à des personnes du sexe, s'il s'en trouve qui le désirent. J'en attends l'été prochain de l'étranger, qui ont l'intention de s'instruire dans quelques branches de la méthode, et j'accorderai volontiers à quelques autres personnes la facilité d'assister aux cours qu'elles feront. On peut être convaincu que je ne néglige rien pour avancer, autant qu'il m'est possible, dans les efforts que je fais pour améliorer les moyens d'éducation ; mais on ne pourra pas m'en vouloir, si d'un côté j'ai la meilleure volonté de m'abandonner à tous ceux qui y prennent un intérêt véritable, et si de l'autre côté je souhaite qu'on dispense mes deux instituts de toutes les visites, qui n'ayant d'autre motif que la curiosité, font perdre inutilement du temps à moi et aux personnes qui me sont confiées. »

Il est profondément triste que Pestalozzi ait mis son nom au bas de cette pièce, dont le but principal était parfaitement juste et depuis longtemps nécessaire, mais qui s'allonge en une sorte de réclame où l'on ne reconnaît plus le noble réformateur de l'éducation.

Au mois de juillet de la même année, l'institut de Clendy fut réuni à celui d'Yverdon dans le château ; les jeunes filles furent installées au second étage de la façade du nord, dans l'appartement qui avait été celui de M. et M<sup>me</sup> Pestalozzi. En même temps on fit au château diverses réparations, on construisit plusieurs chambres nouvelles dans les tours et des cheminées dans les salles qui en manquaient.

Le 23 juillet 1819, la municipalité d'Yverdon, répondant à Pestalozzi pour lui accorder quelques nouvelles réparations, profite de cette occasion pour lui dire

qu'on regrette cette fusion des deux instituts, et que l'opinion publique n'approuve pas la réunion de jeunes gens des deux sexes dans le même bâtiment.

L'école de pauvres de Clendy n'avait duré qu'un an ; elle avait encore donné de la joie au vieillard. Dans ses derniers jours, dans ses jours de déceptions et de ruine, elle avait brillé d'un éclat vif et doux, d'un éclat passager qui rappelle l'arc-en-ciel que Pestalozzi désirait pour sa tombe, quand il écrivait à Bullet sa poésie de désolation.

Ce dernier succès, tout éphémère qu'il fut, ne resta pas inutile à l'humanité. Les petits enfants réunis à Clendy, amusés, occupés et instruits sous la discipline rationnelle, douce et paternelle de Pestalozzi, ont fourni le modèle d'une précieuse institution éducative de notre siècle. Écoutons à ce sujet M. le professeur Vulliemin :

« L'action de Pestalozzi a duré plus que son institut ; elle lui a survécu à lui-même et lui survivra longtemps encore. La fleur, le fruit ont disparu, mais la semence s'est répandue sur tout le globe. On n'écrit plus un livre sur l'éducation dans lequel le nom de Pestalozzi n'occupe une place d'honneur. Et combien de mères ont appris de lui à entourer de nouveaux soins les premières années de leurs enfants ! Combien d'écoles son souffle n'a-t-il pas renouvelées ! Il existe partout maintenant des écoles enfantines ; je les ai vues naître auprès de lui ; et voici comment :

» L'institut d'Yverdon touchait à sa fin, quand Pestalozzi conçut le projet d'en revenir, à l'âge de 73 ans, à ses commencements, et de fonder en dehors de l'institut, une école d'enfants pauvres. Vous connaissez, à l'est d'Yverdon, sur la rive du lac, le hameau de Clendy ; c'est là que je l'ai vu reprendre sa tâche première, avec le même dévouement, la même jeunesse de cœur et une foi plus pure, pour obtenir les mêmes succès, et échouer aux mêmes écueils. Clendy tomba, comme allait tomber le